

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

7 février 2021

Pasteure Pascale
Renaud-Grosbras

Textes :

Job 7, 1-7

1 Corinthiens 9, 16-23

Marc 1, 29-39

Notes bibliques

Les textes

Job 7,1-7 – Le prologue du livre de Job nous montrait la dégringolade de sa vie et l'accumulation de drames personnels, et se terminait par la présence silencieuse de ses amis auprès de lui, accablés avec lui par ce qui lui était arrivé. Hélas, ils ne sont pas restés silencieux ! Eliphaz a pris la parole pour expliquer doctement à son ami que les gens droits ne peuvent pas être punis par Dieu et que ses malheurs témoignaient de ce que Dieu avait décidé de le punir, donc il n'était pas un homme droit. Job (on le comprend) ne prend pas très bien cette exhortation à se trouver heureux d'être averti par Dieu : il commence par se plaindre de ses amis et continue en interpellant Dieu. « Si j'ai péché, qu'ai-je pu te faire, gardien des humains ? Pourquoi m'as-tu pris pour cible ? » (v. 20) : arrivé à la dernière extrémité de sa résistance au malheur, il sent la vie lui échapper et ne demande à Dieu qu'une explication, une raison, pour le malheur qui l'accable.

1 Corinthiens 9,16-23 – Dans le texte qui précède ce passage, l'apôtre Paul explique qu'il faut renoncer volontairement à un droit lorsque le salut d'autrui est en jeu. Il prend son propre exemple pour développer son argument : ainsi, il est totalement libre mais il accepte d'adapter son comportement pour se donner les moyens du but qui est d'annoncer l'Évangile de façon audible à chacun. Ce but est d'ailleurs tout relatif, autrement dit il n'est pas payé à la tâche : si quelques-uns seulement sont touchés, alors tant mieux, mais il ne joue pas son propre salut, qui est déjà acquis. Dans le Traité de la liberté chrétienne, Luther reprendra la formulation « libre à l'égard de tous, je me suis fait l'esclave de tous, pour en gagner le plus grand nombre », pour en faire un fondement de sa compréhension de l'Évangile, disant après Paul que chaque chrétien est rendu absolument libre par le salut, et que ce même salut pousse à se faire l'esclave de tous librement. Ce paradoxe doit rester un paradoxe : il y a une tension salutaire entre les deux termes, qu'il s'agit de penser pour y trouver les raisons d'une action vraiment éthique.

Marc 1,29-39 – Nous sommes au début du ministère terrestre de Jésus ; il a été baptisé, il a résisté à la tentation au désert jusqu'à ce que les anges le servent ; il a appelé ses premiers disciples, donné le cœur de sa prédication (Mc 1,15 : « Le temps est accompli et le Règne de Dieu



s'est approché : convertissez-vous et croyez à l'Évangile ») et surpris tout le monde par son autorité qui lui donne de guérir un possédé. Le présent texte comporte trois passages : un récit de miracle, un sommaire de l'activité de Jésus jusqu'alors et un portrait de Jésus.

La première scène commence comme une banale visite chez des amis, ouvrant une situation d'hospitalité compliquée par la maladie de la matriarche de la maison (la mère de la femme de l'hôte Simon) qui est couchée (katekeito) et qui a de la fièvre (puresso). La situation se noue en une phrase : on parle d'elle à Jésus, il la guérit, elle les sert. En forçant un peu l'interprétation, on pourrait considérer le verset 31 comme un résumé ultra condensé de la vie chrétienne : être relevé (egeiro, le verbe qui désigne la résurrection) par quelqu'un d'autre, voir le mal relâcher son emprise, servir autrui (diaconeo, qui a donné diaconie, le même verbe qu'en Mc 1,13). Le rôle des disciples, quoique discret, est décisif, puisque c'est sur leur parole que la guérison a pu avoir lieu.

La deuxième scène est foisonnante, avec une multitude d'intervenants : c'est « la ville entière » qui est à la porte pour demander exorcismes et guérisons. Il y a cependant méprise : il n'est pas là pour des rituels d'exorcisme, comme le montre son exigence de silence : les démons ont la connaissance de qui est véritablement Jésus mais c'est une connaissance diabolique. On verra cette connaissance en contre-point du silence des disciples et de la foule qui ne comprennent pas. Marc, tout au long de son évangile, va insister de plus en plus lourdement sur cette méprise généralisée.

La troisième scène s'ouvre sur Jésus s'éloignant pour prier. Son absence pousse les disciples à l'action, pour la première fois (katadioko, litt. se mettre à la poursuite), mais c'est pour le ramener vers les foules qui exigent sa présence. La réponse de Jésus montre qu'il n'a pas l'intention de se plier à ce désir. Sa mission est ailleurs : il faut prêcher (kerusso, qui a donné kérygme), c'est-à-dire annoncer la bonne nouvelle dont il est porteur, c'est-à-dire l'Évangile de Dieu (Mc 1,14). C'est donc aux villages voisins et même à toute la Galilée que doit s'ouvrir son action. Il va donc prêcher et chasser des démons, et le lecteur constate déjà que les disciples ne comprennent pas ce dont il retourne.

Proposition de prédication

Qui, parmi nous, peut dire qu'il n'a jamais espéré un miracle ? Nous pouvons tous connaître le désespoir de Job, qui voit filer ses jours vers la mort et qui n'attend plus rien. Plus d'espoir, dit Job : notre vie n'est qu'un souffle ! Il est arrivé un moment où nous n'avons plus cru possible de recevoir quelque chose. Et pourtant... pourtant nous avons reçu, encore, quelque chose. La Bible nous parle de ces guérisons qui font irruption alors qu'on n'attendait plus rien. C'est rassurant ! On aime les récits de guérison, on y revient, comme un réconfort, comme à quelque chose qui nous dit qu'il y a toujours de l'espoir...

« Aussitôt, ils lui parlent d'elle »

La belle-mère de Simon a été relevée de sa fièvre. Elle a été guérie, relevée par le Christ. On pourrait simplement s'en réjouir avec l'évangéliste Marc et, rassurés, passer à autre chose. Mais je vous invite à relire le texte attentivement avec moi, et plus particulièrement ces trois versets au début du passage qui a été retenu pour aujourd'hui :

« 29 En sortant de la synagogue, ils se rendirent, avec Jacques et Jean, chez Simon et André. 30 La belle-mère de Simon était alitée, elle avait de la fièvre ; aussitôt ils lui parlent d'elle. 31 Il s'approcha et la fit lever en lui saisissant la main ; la fièvre la quitta, et elle se mit à les servir. »

C'est le début du ministère de Jésus. Jacques, Jean, Simon et André sont les quatre premiers disciples, quatre pêcheurs de poissons que Jésus vient d'appeler, avec la promesse de les faire pêcheurs d'hommes. Ces quatre

hommes écoutent Jésus, ébahis, et le suivent. Ils ont assisté à un premier miracle, une première guérison. Jésus prêche, disant aux foules « Changez d'attitude et croyez à la bonne nouvelle ! ».

Et que font ces quatre disciples tout nouvellement recrutés ? Ils l'emmènent chez eux, pratiquant l'hospitalité sans hésitation avec ce Maître qui les surprend, qui bouleverse leurs représentations, leurs attentes et leurs croyances. Eux qui avaient tout quitté pour le suivre, c'est chez eux qu'ils l'emmènent. Et « aussitôt, ils lui parlent d'elle ». Ces hommes qui suivent Jésus et qui accueillent cet homme extraordinaire dans leur maison, leur première pensée est de faire appel à lui pour guérir cette femme qui souffre. On pourrait dire qu'il n'y a pas de guérison sans la médiation d'un autre. Pour que Jésus s'approche de cette femme et la guérise, il a fallu que d'autres s'en mêlent. Ils ne cherchaient pas leur bien propre, ils ne cherchaient pas à se faire valoir, ils n'avaient pas dû réfléchir bien longtemps à ce qu'ils faisaient.

« Aussitôt, ils lui parlent d'elle ». C'est par ces quelques mots que l'avenir s'est ouvert, pour tous ceux qui étaient présents dans la maison ce jour-là. Parler de celui qui souffre. C'est le premier acte des disciples, les premières paroles qu'ils prononcent dans l'évangile de Marc, le premier service rendu. Et c'est bien là le premier service que nous aussi, nous sommes appelés à rendre. Ne pas oublier celui qui souffre en silence, le sans-voix à nos côtés, celui, ou celle, qui est bien incapable de se relever seule. Le premier service, ce n'est pas de le relever nous-mêmes !

Non, le premier service, c'est d'en appeler au rôle du Christ, ce Christ que nous ne comprenons pas, qui fait irruption, que nous ne pouvons que suivre. Le premier service, c'est de savoir qu'on ne peut rien par nous-mêmes, mais seulement au nom du Christ, en le laissant agir à notre place. Qui a le pouvoir de relever, sinon le Christ ?

Être relevé

Le premier service que nous puissions rendre, c'est de nous en remettre à un autre que nous-mêmes. Ce que nous avons reçu, c'est le don gratuit, illimité, pour rien, de la vie en Christ. Lorsque le Christ est venu nous rejoindre dans notre humanité, c'est chacun de nous qu'il a pris par la main, qu'il n'a pas hésité à toucher, avec douceur, avec un amour infini pour nos faiblesses, nos maladies, nos hésitations, nos échecs, nos refus. Il a tendu la main, il a pris notre main dans la sienne, alors que nous ne le connaissions même pas. Et sans que nous fassions le moindre effort, sans que nous fassions nous-même le moindre geste, c'est lui qui nous a relevés. Nous avons été relevés : en grec, c'est le même mot pour dire la résurrection. La rencontre avec le Christ ne dépend pas de nous, elle n'exige de nous aucun effort, elle nous rejoint là où nous sommes. Et elle nous ressuscite.

C'est un cadeau. C'est donné. Et c'est d'une extrême exigence.

Tout à tous

Finalement, qu'est-ce que signifie « servir » ? C'est rendre l'autre capable de servir à son tour... Car la belle-mère de Simon peut enfin se lever, et se mettre à les servir. C'est une vie nouvelle qui s'ouvre.

Paul, lui aussi, nous parle de cette vie qui s'ouvre devant nous lorsque la voix du Seigneur a résonné dans notre vie. Lui, Paul, a pris conscience de ce que sa vie tout entière était bouleversée – et il n'a pas eu d'autre choix que de tout abandonner. Mais ce n'était pas tout abandonner pour se retirer du monde ! C'était tout abandonner pour aller risquer une parole dans le monde. C'était tout abandonner pour vivre de la certitude que le Christ avait tout bouleversé. En un sens, il n'a pas eu le choix. Il le dit bien : c'est une nécessité qui s'impose à lui. « Malheur à moi, dit Paul, si je n'annonce pas l'Évangile ! »

Et ce cher Paul joue sur les mots, parce qu'au moment même où il explique que l'Évangile l'a ressuscité, voilà qu'il nous dit que l'Évangile ne lui permet pas de vivre ! D'ailleurs les siècles ont eu beau passer, ça tient encore aujourd'hui ! Quand on étudie l'Évangile, pas tellement d'autre choix que de jouer sur les mots comme Paul :

bien sûr que ça nous fait vivre, d'étudier l'Évangile ! Bien sûr qu'on est là parce que le Christ nous a rencontrés, et que pour chacun de nous, cette rencontre a été telle que nous n'avons pas eu d'autre choix que de venir y voir de plus près ! Oui, ça nous fait vivre ! Et en même temps... on est bien obligés d'admettre que théologien, ça ne paie pas tellement, comme vocation... Rien n'a changé depuis Paul !

Bien sûr, ce que dit Paul est autrement plus important que cette simple boutade. Ce qu'il nous dit, c'est que les chrétiens ne sont pas appelés à annoncer l'Évangile pour un salaire. Ce qui les fait vivre, d'une vraie vie imprenable, c'est d'avoir reçu la vie en Christ. Il ne peut pas être question de salaire – parce que Dieu n'est pas un employeur. Nous n'avons pas signé de contrat avec Dieu : nous avons été appelés à servir. Cette charge nous est confiée. Aussitôt relevés, nous voici chargés d'une mission : servir.

Que dirai-je à mon frère humain ?

Le service découle immédiatement du don que nous avons reçu. Mais que dirai-je de ce que j'ai reçu ? Comment dirai-je à mon frère humain ce que signifie avoir été relevé par le Christ ?

Souvenons-nous, mes frères, mes sœurs, du temps où nous étions comme Job. Le poids d'être en vie, simplement d'être en vie, est parfois si lourd qu'on croit, comme Job, être rassasiés de malheur. On voit passer les jours et on ne peut croire que l'avenir apportera autre chose que la douleur, l'épuisement, la peine. Et puis un jour, la rencontre avec le Christ change tout. C'est au creux de ta solitude et de ton impuissance que le Seigneur vient te relever. Regarde ! Il est à tes côtés, il prend ta main, et sans que tu saches comment, ta crainte, ta peine et ton impuissance sont tombées comme un vieux manteau. Tu es debout, face à lui.

Une fois relevés, avons-nous le choix ? Un avenir nous est donné. Nous ne l'imaginions même pas, nous croyions peut-être comme Job que la mort valait mieux que nos souffrances, et tout à coup une brèche s'ouvre dans le quotidien, un rayon de soleil perce au travers des nuages, et l'espérance est là. Cet avenir qui nous est donné, il est inattendu, inouï, à la fois exaltant et effrayant – la nouveauté effraye... Mais c'est cet avenir qui nous est donné qui donne sens à notre guérison. La guérison pour elle-même n'a pas de sens. Elle n'a de sens que parce qu'elle ouvre un avenir possible, nouveau, différent.

Nous ne savons pas au préalable où cela nous mène. Tout ce que nous pouvons savoir, c'est cette bonne nouvelle : nous sommes appelés par le Christ, nous sommes relevés, nous sommes guéris, et nous sommes en route à sa suite. L'avons-nous choisi ? Avons-nous eu conscience de faire un choix ? Je ne le crois pas. Je crois plutôt que nous sommes mis en chemin et que ce chemin est, en lui-même et par lui-même, une bonne nouvelle. C'est ce chemin qui est déjà, pour nous, Royaume de Dieu. Et nous y avons notre part. Maintenant.

Servir, déjà maintenant

C'est cela que nous avons à dire à nos frères humains. Et ça ne se dissocie pas du service auquel nous sommes appelés.

Le service, c'est la pratique de l'amour du prochain. C'est difficile ? Oui – et non. Oui, c'est difficile, si nous comptons sur nos propres forces, si nous croyons ne jamais en faire assez, si nous croyons qu'il faut en faire encore plus, tout le temps. Mais non, si nous avons la certitude que nous servons déjà, quoi qu'il arrive, et que c'est le Christ qui sert à travers nous. Déjà, maintenant, nous sommes au service... dans nos vies telles qu'elles sont.

Dans un temple, par la louange de Dieu, par l'écoute de la Parole avec l'Esprit, et par la communion au Christ, dans le partage du pain et du vin, dans la fraternité, nous sommes au service. Mais aussi dehors, dès le portail franchi. Nous sommes, à chaque pas, en chemin avec le Christ, témoins et acteurs du Royaume du Père.

Un simple sourire – de simples mots. Ce sont des signes du Royaume, et nous n'en avons pas beaucoup d'autres à offrir. C'est par ces quelques signes que s'opère encore chaque jour le miracle de la présence de Dieu dans le monde. Et c'est nous qui sommes appelés à les montrer. Lorsque nous saisissons une main tendue, le Christ la saisit aussi. Lorsque nous sourions à celui qui en a besoin, le Christ sourit avec nous. A chaque fois que nous agissons avec, enfouie au fond de nous, la certitude que le Christ agit avec nous, c'est lui qui agit par nous. Parfois il nous est donné de comprendre comment. Parfois nous en voyons les résultats. Et parfois pas. Nous avons, nous, la liberté de servir.

Comme les disciples, nous commençons par remettre au Christ ce que lui seul peut faire. Et comme les disciples, nous nous mettons par le même mouvement à servir notre prochain, à agir en chrétiens. Même si on le fait sans le savoir. Mais de le savoir nous donne une joie indicible. C'est la joie que nous avons à être ensemble, disponibles, pour porter de façon humaine et imparfaite la parole de Dieu qui nous fait vivre. C'est le service mutuel et c'est joyeux ! Servir en connaissance de cause, en sachant que nous avons été chargés de le faire, nous permet de comprendre que nos qualités humaines, nous les avons reçues et que nous les avons cultivées pour les mettre au service de notre prochain. Nous avons tous de bonnes raisons de nous engager dans la lutte pour un monde meilleur. Il y a au moins une bonne raison : nous savons que tout le monde, chaque être humain sans exception, est sous le regard bienveillant de Dieu, que personne n'est indigne du regard de Dieu. Nous pouvons nous engager sans crainte par amour pour les autres, en sachant que c'est vers chaque être humain, quel qu'il soit, que nous sommes envoyés. Mais la seule vraie raison à nos engagements, au fond, c'est l'appel que nous avons reçu et le don qui nous a été fait. Au fond, ce n'est pas un choix que nous faisons. C'est une décision, grave et joyeuse, de faire avec Dieu ce qu'il fait à travers nous.

On peut alors entendre autrement ce que Jésus a prêché dès le tout début de son ministère : « changez d'attitude et croyez à la bonne nouvelle ». La bonne nouvelle, c'est ça : ne te charge pas toi-même du fardeau d'aller vers les autres. Crois seulement que le Christ y va avec toi... Allons dans la confiance de ce que nous sommes : des enfants de Dieu, relevés par le Christ, au service de nos frères humains, quels qu'il soient. Que cette bonne nouvelle soit promesse de vie pour chacune, pour chacun, pour aujourd'hui et pour demain !

Amen

Coordination nationale Evangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr